



Catharina Valckx à Amsterdam, image extraite du film réalisé par L'École des loisirs et disponible sur le site de L'École des loisirs et YouTube : *Un univers d'auteur : Catharina Valckx* (version 2017).



Image extraite de *Bonjour le monde !*, L'École des loisirs, 2013, choisie par Catharina Valckx pour la page d'accueil de son site : catharinavalckx.com

L'indispensable douceur de Catharina Valckx

Remèdes efficaces et joyeux au stress ambiant, les albums de Catharina Valckx sont précieux par les temps qui courent. Retour sur une belle vingtaine d'années de création de la plus française des artistes néerlandaises.

Claudine Hervouët : Vous êtes de passage à Paris puisque vous habitez aux Pays-Bas où vous êtes née de parents néerlandais. Pourtant votre éditeur est français. Voilà qui intrigue.

Catharina Valckx : J'ai passé mon enfance et mon adolescence en France où ma famille s'était installée, et je suis retournée aux Pays-Bas pour suivre des études à l'académie d'art de Groningen. Mais quand j'ai cherché un éditeur avec deux livres dans mes cartons je me suis tournée vers la France. À l'époque les livres d'images étaient lithographiés, et les Pays-Bas étant un petit pays il n'était pas rentable de publier un livre sans un deuxième pays coproducteur. Un grand de préférence. Me tourner vers la France où j'avais grandi, où vivait ma famille, c'était rentrer à la maison. J'ai eu un rendez-vous chez Bayard Presse et Annie Galeron, la responsable éditoriale, m'a dit « Allez voir Arthur Hubschmid, c'est un truc pour lui ». Et c'est comme ça que j'ai eu la chance d'intégrer L'École des loisirs, où je suis toujours.

Ces deux livres qui sont parus simultanément en 1997, *Le Roi et la poule* et *Docteur Fred et Coco Dubuffet*, en quelle langue les aviez-vous écrits ?

Je les avais écrits en français, la langue dans laquelle j'ai été scolarisée. À la maison nous parlions un mélange de langues. Mes parents ne parlaient pas très bien le français, ils nous parlaient en néerlandais. Nous, les enfants, leur répondions par des phrases à base néerlandaise et nous rajoutions tous les mots un peu compliqués en français. Avec mes sœurs je parlais français.

Est-ce cela qui donne un ton si particulier à vos textes ?

Je ne sais pas. J'ai une petite distance avec la langue française qui fait que par exemple j'entends les expressions toutes faites littéralement. Quand on dit « On n'est pas sorti de l'auberge », moi je vois les gens sortir d'une auberge... Et, toujours, je recherche la simplicité et la précision.

Et quelle technique d'illustration aviez-vous utilisée ?

À peu près la même que maintenant. Je fais des dessins au



brouillon jusqu'à ce que j'arrive à quelque chose de correct, je refais ce dessin sur une belle feuille de papier aquarelle et je mets en couleur avec des encres, de la gouache ou de l'aquarelle. Avec des variations : l'usage du crayon de couleur ou du dessin au pinceau si j'ai envie d'un trait plus vivant.

Comment êtes-vous arrivée à la création de livres pour enfants ?

Au terme de mes études à Groningen, école un peu désuète mais dans une merveilleuse petite ville au nord des Pays-Bas, j'avais un diplôme de plasticienne qui ne m'a pas servi à grand-chose. J'ai fait des films, des installations, de la peinture abstraite, de la peinture figurative... mais je n'arrivais pas à me fixer, cette liberté était beaucoup trop vaste pour moi.

J'ai toujours écrit des histoires, par goût, sans ambition professionnelle. Aux Pays-Bas, parce que le français me manquait, j'écrivais pour le plaisir de me servir de la langue française, je remplissais des cahiers, et je crois que c'est comme ça que j'ai appris à écrire des histoires.

C'est quand mon fils était tout petit que j'ai vraiment découvert les livres pour enfant. Arnold Lobel a été

une révélation, et les « Petit Ours » de Maurice Sendak et Elsa Minarik, sublimes. Il y a eu aussi « Winnie l'ourson », dans sa version originale, tellement drôle et tendre... Je ne savais rien de tous ces trésors. Alors il m'est apparu évident que je pouvais écrire des histoires, faire des dessins, de la peinture, mais dans quelque chose de cadré, pour un public précis, sans cette liberté infinie. Alors c'est devenu tout joyeux et facile.

Après la parution de vos deux premiers livres, en France et aux Pays-Bas, que s'est-il passé ?

À l'époque on n'avait pas encore Internet. Donc c'est seulement trois ans après que j'ai reçu de Paris une grosse enveloppe avec plein d'articles très positifs sur *Le Roi et la poule*. J'ai fait « waouh, tout le monde a adoré finalement ! », et ça m'a aidée à continuer. On a besoin de retours, on a besoin de savoir que l'on a communiqué quelque chose.

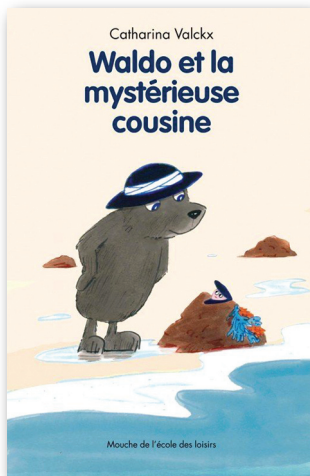
Ensuite votre production, abondante, va être marquée par la diversité. Certains titres sont continués : on retrouve le roi et Susie la poule, Lisette, Totoche, Billy, Bruno... D'autres restent

isolés. Certains sont des albums, d'autres des premières lectures. Vous écrivez, vous dessinez, vous illustrez. Vous avez aussi touché au théâtre. Qu'est-ce qui donne son unité à votre création ?

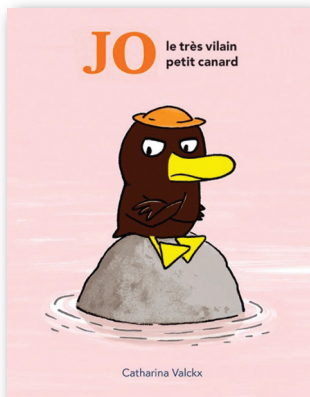
L'unité vient je pense de la manière d'aborder les rapports entre les personnages. De l'ambiance, dirons-nous. Par le biais des dialogues. Aucun personnage n'est parfait, les rapports entre eux ne sont pas parfaits non plus, mais il y a beaucoup de bonhomie dans l'air. Et souvent des situations ou des dialogues qui sont un peu décalés, absurdes.

Mais on distingue des périodes, des variations dans votre inspiration. On voit, en 2008-2009, un renouvellement de votre graphisme : *Ma collection*, *Socquette et Boule de poil* et une forte présence de l'art pictural – Miró, la peinture japonaise – mis en abyme dans *Totoche et la petite maison de Meredith*. *Totoche la souris* fait visiter son atelier à la coccinelle Meredith...

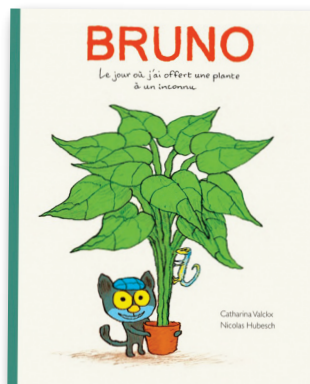
C'est drôle, vous y avez vu un atelier ! Pour moi c'est une pièce à vivre normale. Mais c'est vrai que j'ai commencé à ce moment à faire des



↑
Waldo et la mystérieuse cousine,
L'École des loisirs, 2011.



↑
Jo, le très vilain petit canard,
L'École des loisirs, 2017.



↑
Bruno : le jour où j'ai offert une plante à un inconnu,
ill. Nicolas Hubesch, L'École des loisirs, 2017.

expériences picturales. Contours en couleur, au lieu du trait noir, papiers collés... J'ai même fait des choses que l'on n'a pas le droit de faire : des dessins à la règle alors que l'on nous apprend qu'il faut toujours faire un trait vivant, ou jouer à fausser la perspective. J'aime dessiner à la règle !

En 2011-2012, avec *Waldo et la mystérieuse cousine* et *Carlo*, il y a l'écho d'une réflexion sur l'écriture. L'ours Waldo qui raconte des histoires d'horreur à la table irascible, Carlo, le canard, qui apprend qu'il est devenu le personnage principal du livre...

Oui. Il y a un moment où écrire sur l'écriture peut devenir un sujet. Je montre, j'enlève le voile, j'avoue que je suis en train d'écrire, d'inventer. C'est un peu délicat par rapport aux enfants. Avec Waldo, ça va. Mais avec Carlo j'ai peur de les faire sortir de l'histoire. Si le lecteur est trop conscient de la création de l'histoire est-ce qu'il est encore « emporté » par elle ?

Avec aussi des ruptures, comme ce *Bonjour le monde*, en 2013...

Bonjour le monde, c'est un livre totalement à part que j'ai fait à un moment difficile dans ma vie. Je l'ai fait pour ma sœur que je venais de perdre. Elle n'aurait pas aimé un livre triste, c'est pourquoi le personnage, la petite fille, dit « bonjour » au monde, mais, en fait, c'est un « adieu ». Il n'y a pratiquement pas d'histoire, c'est un petit poème.

Certes, il n'y a pas d'histoire mais ce qui rattache cet album à votre œuvre c'est son atmosphère de douceur, de bienveillance...

J'essaie de décrire des vraies amitiés. Pas forcément au beau fixe – on n'est pas toujours d'accord – mais honnêtes et franches. Je ne veux pas de bassesse, de mesquinerie dans mes livres. Je sais que ce n'est pas réaliste mais je décris un monde comme j'aimerais qu'il soit. Et je

m'aperçois que ça rassure les enfants. Ils se décontractent en écoutant mes histoires. C'est comme s'ils pouvaient souffler. Ils sont en sécurité.

Et pourtant, en 2017 arrive *Jo, le très vilain petit canard*. Qui décide d'être méchant « pour voir » !

Tout le monde me dit « Oh, tes personnages sont si gentils tout le temps ! » Alors, je me suis dit : « Vous allez voir ! » Et puis finalement je n'ai pas réussi à mettre en scène un méchant. Ça ne m'intéresse pas, les méchants. Alors Jo a juste une crise d'identité et puis c'était très drôle d'exploser tous les codes sociaux comme ça.

Jo, le très vilain petit canard est, comme la série des *Billy* ou tant d'autres, un bel exemple d'humour. D'où vient votre humour ? De Hollande, de France, d'Angleterre ?

Les Anglais ont beaucoup d'humour, les Français aussi, mais les Allemands et les Néerlandais moins, je trouve. Souvent, aux Pays-Bas, quand quelqu'un lit un de mes livres je dois préciser : « C'est pour rire ! » Mais bon, c'est difficile de parler d'humour. Il n'y a pas de définition très exacte et ce qui fait rire l'un ne fait pas rire l'autre...

Et le nonsense ?

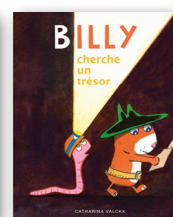
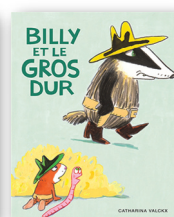
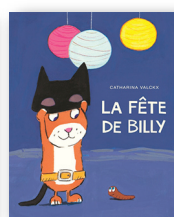
J'aime l'absurde plus que tout. Une distance par rapport à la réalité. On dirait qu'il y a toujours une grande logique dans mes histoires. Mais en fait j'aime qu'il y ait un semblant de logique qui ne soit pas logique.

Ça, c'est une belle définition du nonsense ! Un autre aspect étonnant de votre création, ce sont vos personnages. Fritz nous offre une « chaussure enragée », Waldo une « table irascible ». Et je pense aussi à *L'invention de la chaise...*

Cela m'amuse de donner vie à des objets. Mais c'est risqué, car qui peut s'identifier à une chaussure ou une table ? J'ai des objets de prédilection.



Haut les pattes !, L'École des loisirs, 2010.



La série des Billy : Haut les pattes !, 2010, Le Bison, 2011, Cheval fou, 2012, La Fête de Billy, 2014, Billy et le gros dur, 2015, Billy cherche un trésor, 2018.

J'aime beaucoup les chaises. La chaussure aussi revient très souvent dans mes histoires. Allez savoir pourquoi... J'aime également les manteaux, les armoires, les tapis à franges, les chaussettes, les cailloux...

Plus classiquement il y a, permanent, le recours à des animaux anthropomorphisés.

Les personnages d'animaux ont énormément d'avantages. D'abord, les enfants les adorent, ensuite ils sont agréables à dessiner parce qu'ils sont tous différents, ils ont chacun leurs caractéristiques : oreilles, pattes, couleurs. Je peux les faire habiter dans les arbres ou sous la terre. Et surtout ils n'ont pas besoin de contexte familial. Les enfants me demandent : « Quel âge il a, Totoche ? » pour eux c'est un enfant comme eux, même s'il habite tout seul, qu'il n'y pas de parents, pas

d'école. Un enfant habitant seul, ce serait un peu bizarre, improbable et même triste. Donc ça donne une grande liberté, je peux passer tout de suite à l'essentiel. Aussi c'est plus léger. Quand un animal se sent seul et abandonné c'est beaucoup moins lourd que quand un enfant se sent seul et abandonné.

Vous dites : « Je peux passer tout de suite à l'essentiel ».

Oui, à l'histoire ! Roald Dahl n'avait sans doute pas envie de décrire la vie familiale. Ses héros sont souvent orphelins. Avec un animal on n'a pas besoin de créer un orphelin, il peut être juste tout seul.

Croyez-vous que chez Roald Dahl ce soit par souci d'épargner la sensibilité de l'enfant-lecteur ?

Non, justement. On épargnait beaucoup moins les enfants avant !

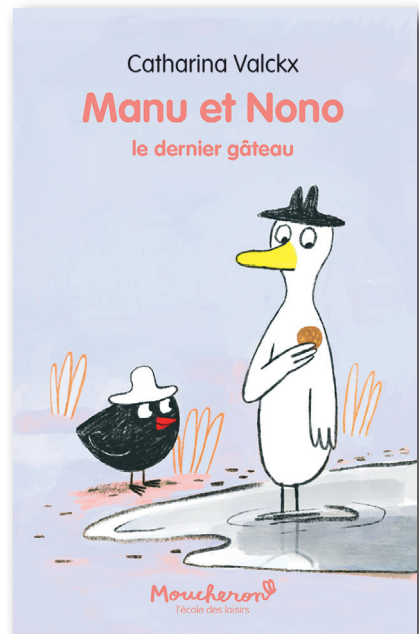
Quand je pense au premier *Babar*, à la première page, la maman de Babar est tuée. Elle est par terre et on voit un chasseur l'achever d'un coup de feu. La maman est morte, hop on continue ! Et on va à la ville tout seul. On ne publierait plus ça aujourd'hui je pense.

Vous avez publié en 2015 *Les Chaussures sont parties pour le week-end, trois petites farces à monter et à jouer par les enfants*. Que représente pour vous cette incursion dans le théâtre ?

Écrire pour le théâtre était un vieux rêve. C'est un exercice totalement différent de l'écriture d'un album ou d'un récit. Il y a un texte à jouer, c'est une représentation physique. Les enfants doivent apprendre le texte par cœur, j'étais très consciente du fait que je devais écrire des dialogues très naturels, faciles à



↑
L'atelier de Catharina Valckx.



↑
Manu et Nono : le dernier gâteau, L'École des loisirs, mars 2019.

mémoriser, parce que je ne voulais pas que ça devienne une corvée d'apprendre son texte. Il y a toute une autre dynamique dans le théâtre. Tout se passe à un seul endroit, mais avec un tas de possibilités. Déguisements, entrées, sorties, musique, danse. Je me suis beaucoup amusée.

Pour en venir à votre production la plus récente, il y a les *Bruno*. Quelques jours de ma vie très intéressante et *Le Jour où j'ai offert une plante à un inconnu*.

J'avais envie de travailler avec quelqu'un d'autre. Une collaboration, c'était nouveau pour moi. J'aime depuis longtemps le travail de Nicolas Hubsch, et je lui ai proposé d'écrire pour lui. Il a accepté. Je lui ai envoyé un premier texte et il a fait des croquis. C'était facile, on était très vite d'accord. J'ai été surprise qu'il ait tout situé en ville, je n'aurais jamais fait ça, moi ! Cela crée une autre dimension, la rue est comme un personnage de plus et c'est

tellement chouette pour tous les enfants qui habitent en ville... L'autre nouveauté c'est que j'ai écrit à la première personne. Ce que j'ai trouvé très libérateur. Ça permet d'entrer dans la tête de Bruno, de suivre ses pensées, ça permet de philosopher un petit peu, à hauteur d'enfant.

Vous alternez des formats divers et les *Bruno* ne sont ni tout à fait de l'album, ni tout à fait un roman illustré, ni tout à fait de la bande dessinée... ne pourrait-on pas parler de roman graphique pour les enfants ?

Je suis contente de savoir enfin ce que c'est ! Je vais le dire à Nicolas : « On fait des romans graphiques ! ».

Que préparez-vous en ce moment ?

Un roman de première lecture, vraiment pour les débutants, avec peu de texte et beaucoup d'images. Mais ce n'est pas un album, l'image est là pour soutenir la lecture. Il sortira au printemps 2019¹.

Propos recueillis à Paris le 24 septembre 2018 par Claudine Hervouët

1. *Manu et Nono, le dernier gâteau*, paraît le 6 mars 2019 à L'École des loisirs, dans la nouvelle collection « Moucheron » [information de l'éditeur].
2. Bibliographie très complète sur le site de Catharine Valckx <http://www.catharinavalckx.com/>